Exposition tactile Musée de la vie romantique - Paris 3 au 15 décembre 2019

Paris Musées

Parcours audiodescriptif – v3 2 novembre 2019

Rédaction : Caroline Jules

Relecture: Siloé, Audrey, Rémy Closset

2 voix (homme et femme)

Proposition de bruitage Voix homme neutre Voix femme neutre Voix homme « joué » Voix femme « jouée »

(durée totale approximative : 65 minutes)

Introduction

Bienvenue dans l'atelier du Musée de la Vie Romantique. Nous vous proposons

pendant 15 jours une découverte inédite des collections des musées de la ville de

Paris, au travers d'un ensemble de dispositifs tactiles en trois dimensions.

Ce projet est le fruit d'un partenariat entre les Musées de la Ville de Paris et

l'association Valentin Haüy (prononcer : ui), qui fête cette année ses 130 ans.

Ce parcours sonore vous commentera des versions en relief de peintures, de

sculptures et de dessins exceptionnellement réunis ici du 3 au 15 décembre 2019.

Nous vous invitons à les retrouver et en découvrir de nouvelles dans les différents

musées de la ville à partir de janvier 2020.

Ce parcours a été rédigé par Caroline Jules. Il a été relu et testé par les équipes de

Paris Musées et de l'AVH. Il a été enregistré par (nom des comédiens) à l'AVH.

Chaque commentaire dure environ 4 minutes.

Bonne visite!

Son de fin (Durée approximative : 1'00)

2

Henri Matisse, *Odalisque au fauteuil*, Tableau, 60 cm de haut par 73 cm de large, 1928.



Bruitage possible : musique arabisante (extrait de oud)

[Voix de femme nonchalante]

« Vous voulez jouer aux dames avec moi ? Oh, ... et puis non... je préfère me reposer...Mais vous avez repéré le damier ? Il est en bas à gauche. C'est la forme rectangulaire, vue de biais, en perspective. Dessus, vous percevez des petites formes irrégulières. Ce sont normalement les cases noires et blanches du damier. Mais le peintre qui nous a représenté a utilisé ici des touches de pinceau qui ne sont pas bien délimitées, comme si le jeu était en train de vibrer.

Bon, parlons de moi maintenant! J'occupe la partie centrale et droite de l'œuvre. Je suis assise par terre, face à vous. En bas, la petite forme arrondie, c'est mon pied droit. Mon pied gauche n'est pas peint ici. J'ai un petit bracelet à la cheville. Je porte un grand pantalon large de forme particulière. L'entrejambe est très bas. Le pantalon, plutôt un ¾, se resserre au-dessus des chevilles. C'est un sarouel, un pantalon qui vient des pays arabes. Il est bleu turquoise. Vous avez deviné qui je suis ?

Je porte également un haut plus serré, bleu et rose, puis une veste fluide, peut-être en soie, aux manches mi-longues. A droite de mon buste, mon bras gauche est posé le long de mon corps. A gauche de mon buste, le trait vertical, ce n'est pas mon autre bras mais ma longue natte. A sa gauche, mon bras replié en triangle tient ma tête. En fait, ce bras repose sur un petit fauteuil.

Entre les pieds de ce fauteuil multicolore, là encore, mon peintre a esquissé un motif. C'est un arc normalement en demi-cercle. Je bien dit « normalement » car il est comme ça mon peintre. Il représente les choses de travers. Il se moque de montrer la réalité.

Au-dessus, on perçoit le dossier évasé de la chaise. Ce motif de l'arc vous donne un autre indice car c'est un motif arabisant.

Enfin, tout à gauche de l'œuvre, il y a un vase avec un bouchon. C'est sûrement un pot à parfum. Il est en faïence blanche avec des motifs bleus.

Bon, vous avez trouvé ? Je suis une odalisque que Matisse a peinte dans un décor oriental. Mais assez parlé! Je vous laisse en découvrir plus, mais pas avec moi! »

Cette huile sur toile d'Henri Matisse est conservée au Musée d'Art Moderne de Paris, dans le 16ème, près du Trocadéro.

Effectivement, la femme est une odalisque, c'est-à-dire bien souvent une esclave au service des harems. Le peintre français reprend ici un thème qui lui est cher : l'Orient. Le peintre était fasciné par les motifs décoratifs et les couleurs des pays arabes. Il avait lui-même voyagé au Maroc en 1912. Il porte notamment une attirance pour les tissus et les tapis. Ici, la femme est assise par terre, mais sur des tapis avec des motifs. On perçoit une bande avec des formes courbes sur le devant de l'œuvre. Ce sont des formes orangées qui ressortent d'un fond bleu sombre. Derrière la femme, dans le fond du tableau, le mur semble aussi recouvert d'une tenture avec de nombreux motifs rouges, noirs, roses et jaunes. A cette période, Matisse avait d'ailleurs reconstitué un intérieur oriental dans son atelier à Nice. C'est bien sûr d'un Orient recomposé dont il est ici question, mais Matisse dira :

« J'avais besoin de souffler, de me laisser aller au repos, dans l'oubli des soucis, loin de Paris. Les odalisques furent le fruit à la fois d'une heureuse nostalgie, d'un beau et vivant rêve et d'une expérience vécue quasiment dans l'extase des jours et des nuits, dans l'incantation d'un climat. »1

Son de fin (Durée approximative : 4'50)

André Verdet, Entretiens, notes, et écrits sur la peinture : Braque, Léger, Matisse, Picasso, Paris, Galilée, 1978, p.124.

Robert DELAUNAY, *L'équipe de Cardiff,*Tableau, 3 mètres 20 de haut par 2 mètres de large, 1913.



Bruitage : sport en extérieur / Rugby ou foot

[Voix d'homme haletante]

« Vous entendez cette ambiance de match ? Ce sont mes compagnons de rugby qui sont en pleine action. Moi, je suis sur le banc de touche pour l'instant. Tenez, par exemple, lui, au milieu, debout, avec le ballon ovale dans les mains, c'est le plus fort de nous tous. Il semble comme suspendu dans le vide. Ses pieds ne touchent pas le sol. Il vient de récupérer la balle. Il a un short violet et un haut noir.

A sa gauche et à sa droite, derrière lui, en plus léger relief ici, ce sont deux joueurs de l'équipe adverse. Eux, ils ont un short blanc et un maillot rayé avec de larges bandes horizontales blanches et bleues. A leur droite, il y a un autre personnage de dos, un peu plus en relief donc plus près de nous. Il est habillé tout en orange. Ça doit être l'arbitre. Tout à gauche, les deux autres hommes debout sont un des miens coupé par le bord du tableau et un adversaire.

Mais pourquoi le peintre Robert Delaunay a-t-il voulu représenter un match de rugby ? Et pourquoi n'a-t-il utilisé que la moitié basse de l'œuvre pour le faire ? »

En effet, cette huile sur toile nous montre bien plus qu'un match de rugby. Découvrons maintenant la partie supérieure car l'œuvre est très haute. Elle est conservée au Musée d'Art Moderne de Paris, dans le 16ème arrondissement, près du Trocadéro.

A gauche du ballon de rugby, des lettres sont écrites dans un rectangle. Il est écrit

« Astra » en majuscules rouges sur un fond jaune. C'est une affiche publicitaire pour

une société aéronautique. Delaunay a également écrit son nom en blanc sur un

bandeau horizontal vert à droite du sportif qui tient le ballon. En dessous, il a même

écrit New York et Paris.

Au-dessus de ce bandeau, la forme qui pointe vers le haut du tableau, c'est la Tour

Eiffel. A sa droite, on perçoit de petits rectangles en relief. Ce sont les cabines d'une

grande roue, peintes en rouge. Enfin, en haut à gauche de la toile, quelle est cette

forme bizarre en relief?

Bruitage: bruit d'un petit avion

C'est un avion, ou plutôt son ancêtre, un aéroplane! C'est peut-être pour cela que la

société aéronautique Astra est mentionnée juste en dessous. Cet aéroplane est

représenté ici par un assemblage de 4 rectangles et d'un axe oblique. Impossible de

reconnaître vraiment l'appareil volant ici car il est complément réinterprété par le

peintre français. Mais il semble bien voler dans le ciel bleu.

Delaunay utilise dans cette toile sa technique du simultanéisme. Il peint de

nombreuses couleurs côte à côte, ou qui se superposent. Par ailleurs, les personnages

et les objets sont rendus par des assemblages de formes géométriques. Nous ne

sommes pas très loin du cubisme ici.

Le sport, les affiches, la Tour Eiffel, l'aviation...c'est vraiment la vie moderne et la

nouveauté que Delaunay a voulu représenter!

Son de fin (Durée approximative : 3'30)

6

Auguste RODIN, *Honoré de Balzac, étude pour la statue monumentale,* Sculpture, 21 cm de haut par 21 cm de large et 18 cm de profondeur, 1897.





[Rodin, un peu « ronchon »]

« Il est marrant Emile Zola de me faire une commande pareille! Bien sûr que je suis content de devoir représenter Balzac...mais c'est impossible de travailler sans modèle! Nous sommes en 1897 et Honoré de Balzac est mort en 1850! Je ne l'ai même pas connu. J'avais 10 ans! Mais j'admire son œuvre.

Bon. J'ai vu quelques dessins et photos de lui. Je vais pouvoir m'en inspirer. Il m'avait l'air plutôt corpulent. Et heureusement que j'ai trouvé ce modèle, un conducteur de diligence de Tours. Et oui, je suis même allé en Touraine, dans la région du grand écrivain, pour comprendre l'artiste.

Voici donc comment j'ai représenté son visage. Partons de la base de la sculpture. Le cou est large. Au-dessus de son menton en avant, j'ai fait de grosses lèvres, bouche fermée, puis une petite moustache. Je lui ai fait un nez assez large et un peu aplati. Pour ses yeux, j'ai creusé dans la matière. Il a de gros sourcils. Enfin, ses cheveux sont en bataille. A gauche, il a les cheveux mi-longs qui retombent presque en carré. A droite, ils sont plus en arrière.

Inutile de vous dire que je n'ai pas triché. Je n'ai pas cherché à le rendre beau. C'est le réalisme qui m'intéresse. Je ne veux pas faire des corps lisses, sans expression. Ici, c'est la puissance du grand homme qui doit ressortir. Sur la sculpture, vous sentez des creux, des reliefs...peut-être même des traces de mes doigts qui ont travaillé la matière. Je sais bien que j'ai choqué le Comité des gens de lettres. Tant pis ! Je l'aime, moi, mon Balzac ! »

L'étude pour la statue de Balzac du grand sculpteur français Rodin est en plâtre. Elle est conservée à la Maison Balzac, à Paris, dans le 16ème arrondissement. Cette tête a ensuite été associée au reste du corps et coulée en bronze.

La sculpture finalisée de Rodin représente donc l'écrivain debout, drapé d'une robe de chambre, tenu de travail de l'auteur de *La Comédie humaine*. Il existe plusieurs versions en bronze de cette sculpture dont une au musée Rodin et une sur le Boulevard Raspail, vers Montparnasse.

Son de fin (Durée approximative : 2'30)

Antoine BOURDELLE, *Autoportrait de Bourdelle dans l'atelier,*Tableau, 55 cm de haut par 45 cm de large, 1889.



[Voix de jeune homme assez neutre]

« Je suis Antoine Bourdelle. C'est moi que j'ai peint sur cette œuvre, au centre. C'est normal pour un artiste de faire son autoportrait, n'est-ce pas ? Mais avant de parler de moi, parlons de mes œuvres. Je préfère.

En haut à gauche de la peinture, le trait vertical, c'est un chevalet de profil. Je suis peintre. Juste en dessous, tout à gauche, la forme irrégulière est un buste que je suis en train de sculpter. Il est posé sur une table au fond de la pièce. Et oui, je suis sculpteur aussi ! A droite, la forme presque ronde est un vase noir. Il n'est pas de moi celui-là. Plus à droite, j'ai commencé une petite statuette de femme. Elle est debout et a un bras levé. Son autre bras, à droite, n'est pas terminé. En-dessous, sur une autre sellette se trouvent des plaques de terre fraiche. Ensuite, toujours plus à droite, il y a une sculpture ronde accrochée au mur de fond. C'est un bas-relief, comme un macaron avec un visage sculpté de profil, tourné vers la droite. Encore plus à droite, un peu plus bas, le petit rectangle est une de mes peintures. En-dessous, sur la table, j'ai posé tout mon matériel. Les formes des objets sont peu reconnaissables. Je sais. Mais c'est mon style. Je peins par touches de couleurs. Je n'aime pas les formes bien délimitées. Mais revenons aux objets autour de moi. Dans l'angle en haut à droite, deux autres montants verticaux descendent. C'est un chevalet vide. Par contre, plus bas, j'ai représenté la toile que je suis en train de peindre. C'est un

grand rectangle, ici très en perspective donc très fin. Son chevalet descend jusqu' à l'angle inférieur droit.

Venons-en donc à ma représentation. Je me suis coupé en haut des cuisses, sous la taille. Je suis légèrement de profil, tourné vers la droite. J'ai un pantalon sombre. J'ai ma main droite, ici à gauche, sur la hanche. Cette main est vraiment à peine esquissée. On dirait que je n'ai que 4 doigts! Je porte une longue veste noire. En dessous, sur le buste, j'ai une sorte de tunique bouffante à col rond, blanche. C'est la tunique bouffante qui me fait un petit ventre rond. Mais croyez-moi, je suis encore mince! A droite de mon buste, un large trait oblique représente mon bras qui part vers la toile que je suis en train de réaliser.

Mon visage maintenant. J'ai des traits fins. Je suis de ¾ face. J'ai quelques poils de barbe sous le menton. J'ai la bouche pincée, une petite moustache, un nez fin, deux petits yeux noirs. Je vous fixe d'un regarde intense. Mes cheveux son courts, bruns. J'ai surtout un grand chapeau noir. Il a un large bord circulaire. Il n'est pas comme mes habits, il n'a pas de touche de peinture lui! Vous trouvez qu'il fait trop chic? Vous pensez peut-être que je l'ai mis pour l'occasion? ça, je ne vous le dirai pas...De même que je ne vous dirai pas mon âge... »

Alors, à votre avis, Bourdelle est-il jeune ou vieux ici ? ...Il est jeune. Il a 28 ans. L'artiste de Montauban peint cet autoportrait en 1889. C'est un jeune homme en quête de notoriété. Il habite déjà impasse du Maine, dans le 14ème arrondissement de Paris, près de la gare Montparnasse. C'est à cet endroit qu'est conservée cette huile sur toile puisque le lieu est devenu le Musée Bourdelle.

Son de fin (Durée approximative : 4'00)

Ossip ZADKINE, *Métamorphose,*Dessin, 65 cm de haut par 50 cm de large, 1960.



[Voix de femme assez neutre]

« Suis-je seule ? Sommes-nous deux ? Est-ce moi et mon ombre ?

Aidez-moi à répondre à ces questions. Si nous partons du bas de l'image, il y a quatre formes verticales en relief. Ce sont 4 jambes. Il y aurait donc 2 personnages ? Remontons un peu, au centre de l'œuvre. Une petite forme ronde, en plus haut relief, indique l'emplacement d'un ventre. A gauche, un trait horizontal se termine par une main recourbée. Ça doit être ma main droite. Remontons encore. Une autre ligne horizontale en plus haut relief indique l'emplacement de mon autre avant-bras. A sa droite, il remonte à la verticale jusqu'à l'épaule. A gauche de ce bras vertical, il y a mes seins, et, au-dessus, ma tête. Mon visage n'est pas vraiment ovale. Je n'ai pas de cheveu. Je regarde vers la gauche, bouche grande ouverte.

Mais qu'est-ce que je regarde ?...

Je sais! Je regarde l'autre personnage à ma gauche. Un peu plus à gauche de mon visage, vous sentez une forme pointue? C'est comme un chapeau posé sur une autre tête. Découvrons ce qu'il y a sous cette tête. Un cou, deux seins, un buste étroit...et... et c'est tout!

Vraiment bizarres ces 2 corps en morceau qui se touchent par endroit, se superposent ou s'éloignent...Je n'y comprends toujours rien mais laissons parler les spécialistes qui doivent bien avoir une explication. »

En effet, cette œuvre s'intitule « Métamorphose ». C'est donc bien de cela dont il s'agit. Un corps de femme se transforme et laisse percevoir un autre corps. Par contre, difficile de dire si c'est celui de droite ou de gauche qui était là en premier !

Ossip Zadkine est un peintre et sculpteur d'origine russe du XXème siècle, qui vécut à Paris. Cette œuvre est conservée au musée Zadkine, dans le 6ème arrondissement, là où se trouvaient sa maison et son atelier. C'est un dessin d'une nature un peu particulière. Les personnages sont blancs. Ce blanc est en fait la couleur du papier. Leurs contours sont grossiers, délimités par des lignes imprécises. A l'intérieur des personnages, Zadkine a dessiné les visages, les seins, les ventres et les muscles des jambes avec des traits noirs. Ces traits forment surtout des ombres. Enfin, autour des personnages, le fond est peint dans un ton bleu gris.

Dans les années 50, l'artiste réalise des dessins à l'encre de figures humaines très proches de ses sculptures de cette même époque. Les personnages sont déstructurés.

« Dessine, confiait-il à son épouse Valentine. Il n'y a que le dessin pour remettre d'aplomb. On ne peut se laisser à l'ennui ou à la tristesse si on dessine. »

Son de fin (Durée approximative : 3'15)

Anonyme, Sainte Geneviève, sainte patronne et protectrice de Paris, devant l'Hôtel de Ville

Tableau, 116 cm de haut par 157 cm de large, vers 1620.





Bruitage : bataille avec chevaux

[Voix de femme « religieuse ». Voix douce, lente, résignée]

« Que les hommes fuient, s'ils veulent, s'ils ne sont plus capables de se battre. Nous les femmes, nous prierons Dieu tant et tant qu'il entendra nos supplications. » Ces mots, je les ai prononcés en 451 quand les Huns, peuple d'Asie centrale, ont tenté de prendre Lutèce, l'ancienne Paris. Heureusement, Dieu a entendu mes prières et notre bonne ville a été sauvée d'Attila. Ils ont eu tellement peur de nous que nous n'avons même pas eu besoin de nous battre. Ils ont su retrouver la raison. Mais revenons en détail sur cette scène. En bas à droite de l'image, il y a un amas de petites formes. Ce sont les jambes de ces hommes, les Huns, ou de leurs chevaux. Ils s'éloignent de Paris.

Au-dessus d'eux, on perçoit des maisons aux toits pentus, d'où émerge une église. C'est Notre-Dame de Paris, avec sa flèche au centre et sa tour carrée à droite. Mais, vous me direz, elle n'était pas construite à votre époque Geneviève ? En effet, le peintre a représenté une scène du Vème siècle dans un contexte du XVIIème siècle. Mais peu importe.

Moi, je suis au centre de la scène. J'occupe presque toute la hauteur. Je suis disproportionnée par rapport aux Huns et aux bâtiments. Et je n'ai pas ma traditionnelle tunique blanche toute simple. Là encore, le peintre a pris quelques libertés. Je suis vêtue d'une grande tunique blanche avec de nombreux plis. Pardessus, une lourde cape rouge, peut-être en soie ou en velours, me couvre le dos et descend jusqu'aux pieds. Elle est bordée de broderies dorées et de pierres précieuses ovales qui créent du relief. Mes cheveux sont couverts par un voile blanc. Je suis coiffée d'une couronne. Pourtant, je ne suis pas une reine. Juste une sainte, comme en témoigne mon auréole. Dans ma main gauche, ici à droite car je suis face à vous, je tiens une Bible ouverte. Sous ce livre, autour de ma ceinture, j'ai attaché les clés de la ville. Dans ma main droite, ici à gauche, je tiens un long bâton. C'est un cierge. En haut de la bougie, un ange volant vient l'allumer. Je vous disais bien que nous avions affaire à une intervention divine! En haut à droite de mon auréole, audessus de Notre-Dame de Paris, de petits monstres volants s'enfuient. Le monstre le plus à droite dans ce groupe a une langue de serpent et une petite queue.

A ma gauche, le grand bâtiment, c'est l'hôtel de Ville de Paris. Nous sommes sur l'ancienne place de Grève. Là encore, c'est bien la façade du XVIIème siècle qui est représentée, dans la plus pur style Renaissance. Il y a de nombreuses fenêtres surmontées d'arcades semi-circulaires, des colonnes, des toits pentus et à plusieurs

niveaux. On dirait presque un château de la Loire! Au centre, tout en haut de l'édifice, il y a une petite tour carrée, surmontée d'une croix.

Enfin dans l'angle en bas à gauche, on distingue une balustrade avec des marches. Je suis en bas des marches. C'est comme si le peintre m'avait fait un petit socle, rien que pour moi. Par contre, à mes pieds, un autre peintre a ajouté une roue posée au sol par la suite. On en perçoit deux rayons obliques. Ils m'ont prise pour sainte Catherine! »

Et oui, Geneviève a parfois été confondue, même avec Jeanne d'Arc ! Mais c'est bien elle, la patronne de Paris.

Le tableau qui la représente ici est une huile sur toile d'un peintre anonyme de l'école française. Il est conservé au Musée Carnavalet, le musée d'Histoire de Paris, dans le quartier du Marais. Il s'agit probablement d'une commande de la Municipalité de Paris qui voulait le placer dans l'Hôtel de Ville. D'ailleurs, malgré l'évidente simplicité de sa facture on peut constater qu'un certain soin a été porté aux détails, comme si l'auteur de ce tableau avait voulu se montrer digne d'une commande aussi prestigieuse.

Son de fin (Durée approximative : 4'30)

Jean-Ignace-Isidore Gérard, dit GRANDVILLE, Voyage d'un lion d'Afrique à Paris

Dessin, 16 cm de haut par 10 cm de large, 1840.





[Voix d'homme prétentieux]

« Mmmmmm...Un bon cigare, c'est bien agréable. Et oui, je fume le cigare, comme tous les hommes de mon rang! Vous n'avez pas remarqué comme je suis élégant, au centre du dessin! Je porte un chapeau haut de forme noir à calotte haute et cylindrique. En découvrant mon visage, vous me trouvez des cheveux trop longs et bouclés et un nez trop large. Ah, comme c'est drôle! Passons donc à ce cigare que je porte à ma bouche, sur la droite de ma tête. Vous sentez cette petite forme circulaire qui dépasse. Je le tiens de la pointe de mes doigts qui sont juste en dessous, à droite. Ce bras gauche, ici à droite, est plié, à l'horizontale. Mon autre bras, à gauche donc, tient ma hanche. Il est traversé par une longue canne. J'arbore un nœud papillon noir, un petit gilet blanc boutonné sur mon buste et un manteau noir. Cette redingote est représentée avec une trame striée. Elle est aussi attachée devant ma poitrine par un seul bouton. J'ai même un œillet à la boutonnière. J'ai un pantalon blanc moulant, dont le tissu passe jusque sous les pieds, comme un fuseau. Aux pieds, j'ai des chaussures très pointues. J'ai donc tous les attributs du bourgeois du XIXème siècle...mais...ne vous y fiez pas...

Bruitage: rugissement du lion

Je suis un lion! Et oui, un lion! Mon histoire serait trop longue et trop ennuyeuse à raconter. Vous verrez ça plus tard. Retenez seulement que je suis un lion. Le roi des animaux!

Je ne suis pas la seule bête représentée d'ailleurs. A droite, le petit personnage avec un chapeau haut-de-forme également, une veste boutonnée, les bras le long du corps et un pantalon droit, ce n'est ni un enfant, ni un homme adulte. Revenez à son visage. Il ne vous paraît pas un peu... poilu au niveau des joues ? C'est un tigre qui est à mon service.

Enfin, à gauche de l'image, vous percevez une bouteille. C'est un flacon sur lequel est écrit « Pommade du Lion ». Il paraît que cette pommade miraculeuse fait repousser les cheveux. En ce qui me concerne, je n'en ai pas besoin.

Bon, je dois vous quittez, j'ai des rendez-vous importants. »

Ce dessin à l'encre noire de l'artiste français appelé Grandville est conservé dans la maison de Balzac, à Paris, dans le 16ème arrondissement. C'est le dessin préparatoire pour la gravure du lion illustrant une page de la nouvelle « Voyage d'un lion en Afrique » écrite par Balzac, figurant dans l'ouvrage collectif, *Scènes de la vie privée et publique des animaux*. Les deux artistes, qui se sont souvent côtoyés, ont ainsi donné naissance à des œuvres singulières.

À partir de 1840, Grandville illustre donc certains récits de cet ouvrage. Grandville convient d'autant mieux à ce travail qu'il s'est fait connaître grâce à des gravures portant un regard critique sur la société française en animalisant les humains. Cet intérêt pour les classifications, la comparaison de l'humanité et du monde animal, contribuent naturellement à le rapprocher de Balzac.

Dans la nouvelle de Balzac, un lion d'Afrique vient parfaire son éducation à Paris et raconte son voyage à son père. Après avoir été enfermé au zoo du Jardin des Plantes, il parcourt la capitale.

Voici un extrait du texte de Balzac.

« Figurez-vous, cher et auguste père, qu'un Lion de Paris est un jeune Homme qui se met aux pieds des bottes vernies d'une valeur de trente francs, sur la tête un chapeau à poil ras de vingt francs, qui porte un habit de cent vingt francs, un gilet de quarante au plus et un pantalon de soixante francs. Ajoutez à ces guenilles une frisure de cinquante centimes, des gants de trois francs, une cravate de vingt francs, une canne de cent francs et des breloques valant au plus deux cents francs; sans y comprendre une montre qui se paye rarement, vous obtenez un total de cinq cent quatre-vingt francs cinquante centimes, dont l'emploi ainsi distribué sur la personne rend un Homme si fier qu'il usurpe aussitôt notre royal nom. Donc, avec cinq cent quatre-vingt francs cinquante centimes, on peut se dire supérieur à tous les gens à talents de Paris [...] Soyez un grand poète, un grand orateur, un Homme de cœur ou de courage, un illustre artiste, si vous manquez vous harnacher de ces vétilles, on ne vous regarde point. »

Son de fin (Durée approximative : 5'00)

Anonyme, *Kokon chomon-jū* (quelle prononciation ?), Dessin, 22 cm de large par 16 cm de haut, XVIIIème siècle.



Bruitage: musique japonaise

Bienvenue au Japon. Vous êtes ici face à un livre ouvert avec 2 pages à découvrir. A gauche, une scène est représentée. A droite, un texte est écrit en japonais ancien. Il n'est plus traduisible aujourd'hui.

Détaillons donc la scène de gauche. Elle est dessinée avec des encres de différentes couleurs sur un papier brun très clair. En haut et en bas, les formes irrégulières en relief représentent des nuages. Sur l'œuvre d'origine, ils sont parsemés de petits morceaux de feuilles d'or. Ces nuages qui encadrent la scène permettent de mettre une distance entre nous et ce qui se passe au milieu. Cette distance est à la fois spatiale et temporelle.

En repartant du bas, au-dessus des nuages, on distingue un arbre. Cet arbre est ici au second plan. Il a un tronc fin. Sur les côtés, les branches et les feuillages verts

sont coupés court. On parle de taille en nuage. C'est un arbre typique des jardins japonais.

Au-dessus de l'arbre, on perçoit des lignes droites. Ces lignes forment comme une boîte rectangulaire, comme une scène de théâtre. Précisons que ces lignes sont cependant obliques et parallèles. L'artiste a choisi d'incliner ces lignes pour donner une impression de perspective cavalière. Il s'agit même ici d'une perspective plongeante car nous avons l'impression d'être au-dessus de la scène.

A l'intérieur de cette boîte, c'est donc l'intérieur d'une maison qui est représenté, ou plutôt une sorte de terrasse extérieure couverte. Le sol est vert. Le mur du fond est composé de petits traits horizontaux. Ce sont sûrement des persiennes, petites lames de bois qui préservent l'intimité.

Juste au-dessus de l'arbre, deux personnages sont assis par terre en tailleur. Celui de gauche est face à nous. Il porte un kimono rouge, large tunique qui couvre tout son corps. A droite de son corps, la forme rectangulaire en relief plein, parsemée de petits points, est un manuscrit qu'il est en train d'écrire. Dans sa main droite, ici à gauche, il tient une plume, non représentée sur l'image tactile. Son visage est ovale, très schématisé, avec 2 traits horizontaux pour les yeux, un trait vertical pour le nez et un petit rond pour la bouche. Sa coiffure aussi est très traditionnelle. Il a les cheveux retenus en arrière. De ses cheveux dépassent une sorte de couette courte au-dessus de sa tête et une autre plus longue derrière.

Passons au personnage à droite. Il est assis de dos. Son kimono est orné d'un motif de quadrillage bleu et blanc. Il tient également un long parchemin manuscrit devant lui.

Ces manuscrits, appelés kakemono, pouvaient être rédigés sur de la soie ou du papier. Ils étaient écrits à l'encre. On parle de calligraphie, art de bien former les lettres. Ils étaient longs et pouvaient être roulés, ou accrochés à la verticale.

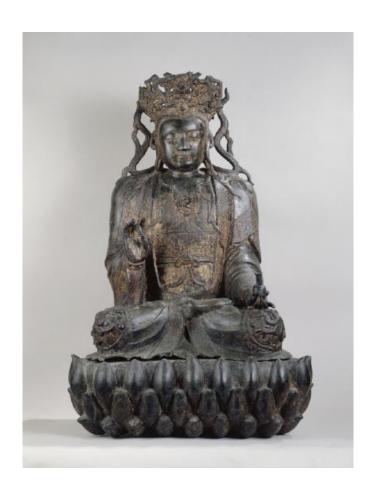
Cette œuvre est une encre sur papier conservé au Musée Cernuschi (note pour le comédien : prononcer Tchernouski). Ce musée se situe dans le 8ème arrondissement de Paris, près du parc Monceau. Il rassemble des collections asiatiques.

Cette double page est issu d'un livre. Ce livre faisait 76 pages. Il y avait 20 volumes en tout. Les textes ont été rédigés en 1254 par le fonctionnaire Tachibana no

Narisue (prononciation?). C'est un recueil d'anecdotes classées par thèmes. Ces histoires donnent un aperçu des croyances populaires et des mœurs du Japon de l'époque Heian (prononciation?) (794 – 1185). Ces ouvrages ont donc été faits après l'époque dont ils parlent. Les sujets sont variés, allant des dieux et du bouddhisme aux plantes et aux animaux. C'est une sorte d'encyclopédie du Japon des siècles passés!

Son de fin (Durée approximative : 4'40)

Anonyme, *Bouddha (Guanyin),*Sculpture, 95 cm de haut, par 60 cm de large et 45 cm de profondeur, XVIIème siècle.



Bruitage: gong

Cette sculpture en bronze représente un bouddha appelé Guanyin. Le Guanyin est souvent un Bouddha représenté sous les traits d'une femme en Chine, ce qui ne semble pas être le cas ici. Il est assis en tailleur sur un lotus. En effet, la partie basse est occupée par des rangées de formes ovales en relief. Ce sont peut-être les pétales de la fleur, bien qu'il n'existe pas de fleur aussi grande pour contenir un homme à l'intérieur.

Le personnage est donc assis. Il porte une riche tunique. Celle-ci est ornée, par exemple, de décoration au niveau des genoux. A droite, au-dessus de son genou gauche, sa main est posée, paume vers le haut. Il tient une petite fiole. Son bras remonte le long de son buste. Longez ses épaules. Son autre bras, à gauche, est replié sur lui-même, à la verticale. La paume de cette main nous apparaît de face. Il

place ses doigts dans une position qui nous semble d'emblée en lien avec sa fonction : son pouce et son majeur se touchent.

Devant son buste, ses vêtements sont noués par des rubans avec des nœuds. Il semble que les contours de cette tenue soient enrichis de broderies.

Il a le visage serein, sans expression. Sa bouche et ses yeux sont fermés. Il semble bien en pleine méditation.

C'est sa coiffe qui nous interroge. En effet, sur sa tête, il porte une sorte de chapeau fait d'entrelacs, de formes courbes. Ces formes se prolongent jusqu'à ses épaules. Ce ne sont pourtant pas ses cheveux mais des lignes sinueuses qui partent de son chapeau. Difficile d'en savoir plus sur ce couvre-chef...

Cette sculpture chinoise date de l'époque Ming. Elle est en bronze dorée.

C'est une œuvre conservée au Musée Cernuschi (note pour le comédien : prononcer Tchernouski). Ce musée se situe dans le 8ème arrondissement de Paris, près du parc Monceau. Il rassemble des collections asiatiques.

Son de fin (Durée approximative : 2'30)

François BOUCHER, *Portrait présumé de Marie-Emilie Baudouin, fille du peintre*

Tableau, 75 cm de haut par 65 cm de large, 1760.



Bruitage: oiseau

[Voix de jeune fille naïve]

« Quel doux chant que le chant d'un oiseau. Celui-ci n'a vraiment pas peur. Pourtant, il est juste posé sur ma main, mais il ne s'envole pas. Vous ne me croyez pas ? Alors, laissez-moi vous expliquer.

Je suis peinte au centre d'un tableau ovale. On ne voit que mon buste. Je suis assise mais on ne voit pas sur quoi. Tout en bas du tableau, un muret crée une séparation entre vous et moi. Ce parapet, c'est une technique qu'utilisent les peintres depuis longtemps. Au-dessus, j'ai posé mon avant-bras gauche. Il est dénudé. Je tiens une petite fleur dans la main. Encore au-dessus et sur la droite, les formes irrégulières, ce sont les morceaux de tissu de ma robe jaune pâle et d'une sorte de châle bleu ciel. J'ai mis une belle tenue pour l'occasion. Je suis une jeune fille de bonne famille de XVIIIème siècle.

Cette robe a un col carré avec un grand décolleté. J'ai la peau très blanche. Autour de mon cou, j'ai un gros nœud de tissu rose clair. Mon visage est presque vu de face. J'ai des petites lèvres pincées, et de petits yeux noirs en amande. J'ai les cheveux grisonnants, mais c'est parce qu'ils sont poudrés. Mon coiffeur m'a vaporiser cette poudre blanche pour faire comme tout le monde. On dirait qu'ils sont très courts mais c'est parce que je les ai attachés. J'ai mis aussi quelques fleurs dans mes cheveux.

A gauche de mon visage, devant moi, je tiens donc ce petit oiseau. Je crois que c'est un simple moineau mais je l'aime bien. Il est posé sur l'index de ma main droite, donc ici à gauche du tableau. Ce bras est replié devant moi. Il repose sur un drôle d'objet. Vous avez deviné de quoi il s'agit ? C'est une boîte avec des barreaux ? Et oui ! C'est une cage en bois pour mon petit animal. D'ailleurs, il ne va pas tarder y retourner car on m'attend pour mon cours de danse. A 20 ans, on a bien le droit de s'amuser! »

Cette jeune femme semble bien sûre d'elle. C'est normal. On prétend que c'est la fille du peintre parisien, François Boucher. Boucher était peintre à la cour de Louis XV et réalisa de nombreux portraits, notamment celui de Mme de Pompadour. Cette huile sur toile est conservée au musée Cognacq-Jay, dans le Marais, à Paris. On pourrait croire que la scène se passe en intérieur mais on perçoit des branchages en arrière-plan, dans l'ombre, sur un fond gris.

Boucher utilise des coloris doux, comme dans un pastel. Il ne délimite pas systématiquement les formes de manière précise. Cependant, tout est bien construit ici. Les pliures des tissus et la pose statique de la jeune femme empêchent toute impression de réalisme. Même le cadre de la toile en bois doré est raffiné. Aux angles, des motifs de feuilles y sont sculptés. Ses œuvres sophistiquées au style charmant et raffiné font de lui un maître du mouvement rococo Malgré le sujet léger au premier abord, au XVIIIème siècle, l'oiseau qui sort de sa cage est un motif à double sens. En effet, il est souvent associé à la perte de la virginité. Ici, Boucher a peut-être voulu évoquer le mariage récent de sa fille avec son élève Pierre-Antoine Baudoin.

Son de fin (Durée approximative : 4'00)

François BOUCHER, Le Repos des nymphes au retour de chasse, dit le Retour de chasse de Diane,





[Voix d'homme en colère]

« Devant la Diane de Boucher, qu'on copie tant au musée, je me figurais voir des marquises de ce temps qu'il s'était amusé à peindre dans un but peu recommandable et qu'il avait déshabillées et placées lui-même dans son atelier transformé en paysage. Je me reportais à la Diane chasseresse des Antiques, si belle, si noble et de la plus haute distinction de formes. Boucher n'était qu'un entraîneur. 2»

[Voix de femme précieuse et un peu hautaine]

« Des marquises »... « peu recommandable »... c'est de cette manière que Millet, peintre du XIXème siècle, parle de nous, un siècle après que Boucher nous ait peintes. Il exagère ! Bon, c'est vrai que nous sommes dévêtues mais quand même ! Laissez-moi vous raconter ma version de la scène. Et laissez-moi me présenter. Je

suis Diane, la déesse de la chasse. Le peintre Boucher m'a représentée ici sur la partie gauche du tableau. Je suis assise. Mes jambes nues sont croisées. Elles sont en relief sur l'œuvre tactile. Autour de mon pied droit, celui qui est le plus en hauteur, j'ai une sorte de ruban bleu. Ce sont mes chaussures que je suis en train de dénouer. Ma main gauche est juste au-dessus. Mon avant-bras longe ma cuisse. En remontant encore un peu, il y a mon épaule et mon visage. Mon visage est de profil,

tourné vers la droite, penché en avant. Mes cheveux blonds, bouclés, sont retenus sur le haut de ma tête. Mon buste est dénudé. Ma poitrine généreuse est vue de face. Mon autre bras, le bras droit, ici à gauche, est replié et ma main est posée sur la cuisse. Ce bras est à moitié caché par un grand morceau de tissu blanc. C'est ma robe qui est défaite.

Je ne suis pas seule. En face de moi, à droite du tableau, Boucher a peint 3 de mes amies. Ce sont des nymphes. Les nymphes sont aussi des divinités, mais d'un rang inférieur au mien. D'ailleurs, sur le tableau, elles sont un peu plus bas que moi car elles sont assises par terre. Elles sont également en train de se dévêtir. La plus à droite est de profil, sa jambe horizontale rejoint la mienne. Les deux autres, derrière, sont de profil et de face.

Bruitage: mouvement dans l'eau

Vous entendez ce doux bruit d'eau ? C'est la petite mare qui est devant nous. C'est pour cela que nous nous sommes déshabillées. Nous allons nous baigner, ou tout au moins nous tremper les pieds car la surface de l'eau n'est pas bien grande. C'est la forme ovale lisse qui se trouve sous mes pieds. Nous sommes en pleine nature. Derrière nous, il y a de grands arbres pleins de feuillage. Ils sont traités dans des tons bruns et verts foncés. Nos corps blancs ressortent bien sur ce fond sombre. Cette petite trempette est bien méritée car nous venons tout juste de chasser. Dans l'angle en bas à droite de l'œuvre, il y a un carquois. C'est un étui circulaire pour ranger des flèches. Le bout de ses flèches dépasse ici. Elles se terminent par de petites plumes. Qu'est-ce que nous avons attrapé ?

Notre butin se trouve en bas à gauche du tableau. Ce sont des oiseaux et un lapin, repérables à un amas de petites plumes.

Allez les filles, à l'eau!

Bruitage: mouvement dans l'eau

Cette huile sur toile du peintre parisien François Boucher est conservée au musée Cognacq-Jay, dans le Marais, à Paris. Ce tableau faisait partie d'un ensemble de quatre dessus-de-porte destinés à décorer un hôtel particulier.

François Boucher peint une Diane chasseresse toute en élégance et d'une grande sensualité. On retrouve là un style caractéristique de l'artiste souvent appelé le « peintre des grâces ».

Les tissus proposent des touches de couleurs primaires à différents endroits : rouge, jaune et bleu. Boucher fait preuve ici d'un talent de coloriste et de peintre hors pair.

Son de fin (Durée approximative :4'20)

Gustave Janet, *Silhouettes*,

Dessins, 24 cm de haut par 15 cm de large, 1882.









Nous voici ici devant deux dessins de mode conservés au Palais Galliera, musée de la mode de Paris, près du Trocadéro. Ce sont des dessins à l'encre de chine et à l'aquarelle.

On y distingue une femme debout. Le dessin de gauche la montre de face, et celui de droite, de dos. Arrêtons-nous sur le dessin de face, à gauche. Les traits de son

visage sont dessinés. Elle a les cheveux relevés. Elle porte une robe bleue nuit, c'est-à-dire d'un bleu assez foncé. C'est cette robe longue qui est traitée avec de la peinture à l'eau et qui laisse apparaître le papier en dessous. Elle se compose d'une jupe à plusieurs volants horizontaux superposés. Ce tissu forme de nombreux plis. Par-dessus, une deuxième étoffe est relevée à l'arrière. Elle est retenue par un gros nœud au niveau du bas du dos. Passez au dessin de droite pour le découvrir. Cette tournure était couramment appelé « faux-cul » ou « queue d'écrevisse ». Revenons au dessin de face, à gauche. Le bustier est moulant, très resserré à la taille, avec des manches longues et un col montant. Le tissu utilisé n'est pas mentionné mais compte tenu de la période et du style de vêtement, l'étoffe est

Il s'agit d'un ensemble de jour en étoffe façonnée, typique de cette période fin XIXème siècle. Le style évoque la haute couture, avec l'ajout de rubans de satin et de broderie. Ce sont d'ailleurs ces détails qui ont été écrits à la main au crayon autour de la robe. Cet ensemble s'intitule « 1 place Vendôme » et correspond donc plutôt à ce que portrait la haute société. Toutefois, ce style a pu être décliné dans des versions moins onéreuses, notamment dans les grands magasins. Ici, le dessin est de Gustave Janet, qui n'en fut cependant que l'illustrateur, et non le

Son de fin (Durée approximative : 2'20)

vraisemblablement un mélange de laine et de soie.

créateur. Le couturier a l'origine de cette toilette reste inconnu.

Madame Grès, *Dessin de collection « robe 27 »,*Dessin, 30 cm de haut par 20 cm de large, 1942



Ce dessin est de madame Grès. Il date de la collection Automne - Hiver 1942. C'est une robe. Il est réalisé au crayon graphite et à la gouache. La gouache est une peinture à l'eau opaque. En haut à gauche de l'œuvre, un morceau de tissu rectangulaire a même été accroché au dessin. C'est un échantillon de Jersey rouge bordeaux. Le Jersey est une maille fine en laine. C'est ce tissu qui est utilisé pour toute la robe.

Au centre de la page, une femme est vue de face. Les traits de son visage sont dessinés. Elle a les cheveux mi-longs, dénoués. Elle est donc vêtue d'une robe rouge qui lui descend jusqu'aux pieds. La jupe tombe droite avec de nombreux plis verticaux parallèles. Le bustier semble constitué de morceaux de tissus superposés et resserrés entre eux. Il est serré à la taille. Le col est ouvert sous le cou. La robe possède des manches longues.

En plus de cette femme au centre, la créatrice a dessiné, en bas à gauche, une tête de dos. Elle est couverte d'un voile. A droite, la petite silhouette représente la même robe, vue de dos.

La couturière qui a conçu cette robe s'appelait Madame Grès et vécut au XXème siècle. Influencée par l'art grec ancien, ses robes étaient comme des drapés antiques moulés sur le corps des femmes, qui devenaient ainsi des déesses.

Son de fin (Durée approximative : 2'20)

Gillot SAINT-EVRE, *Miranda et Fernando,*Tableau, 1 mètre 38 de haut par 1 mètre 14 de large, 1822





« Miranda : Mon doux seigneur, vous me trichez.

Fernando: Non, mon très-cher amour; je ne le voudrais pas pour le monde entier. »

Sur ce tableau, Miranda et Fernando jouent aux échecs. Ils sont déjà très amoureux, même s'ils ne se connaissent que depuis quelques heures. Ils sont représentés au centre du tableau, au premier plan. Ils sont assis face à face. On distingue mal les détails des personnages et des décors car la scène se passe de nuit. Fernando est à droite, de profil, tourné vers la gauche. Il a un pantalon blanc et une veste avec des manches bouffantes. Il a un vêtement typique du XVIème siècle. Il a les cheveux courts. De sa main gauche, il tient l'échiquier, placé sur ses genoux. Au-dessus, son autre main, devant son buste, tient une pièce du jeu.

Le plateau d'échecs fait le lien entre lui et Miranda. La jeune femme est assise, tournée vers la droite. Son profil au nez droit rappelle celui des statues antiques. Elle porte une longue robe blanche, plissée, sans manche. De sa main droite, elle pointe l'index vers Fernando. Elle l'accuse donc gentiment de tricher. Elle a les cheveux dénoués et cerclés d'une sorte de long ruban.

Ils sont tous les deux assis sur des petits tabourets en bois. Derrière eux, à gauche de Miranda, une autre scène se joue. Ecoutons-là.

« ALONZO. – Maintenant, que toutes les bénédictions d'un père rempli de joie t'environnent de toutes parts! – Quelle est cette jeune fille avec laquelle tu étais au jeu ? Est-elle la déesse qui nous a séparés, et qui nous réunit ainsi ?

FERNANDO. – C'est une mortelle ; mais, grâce à l'immortelle Providence, elle est à moi (...). Elle est la fille de ce fameux duc de Milan dont le renom a si souvent frappé mes oreilles, mais que je n'avais jamais vu jusqu'à ce jour. »

A gauche de l'image, deux hommes debout entrent dans la pièce où se trouvent les amoureux. Ils sont encore dans l'encadrement de la porte. L'homme de gauche, c'est Alonzo, le père du jeune homme. C'est le Roi de Naples. Suite à une tempête, lui, son fils et d'autres hommes de l'équipage se sont échoués sur une île. Ils se sont ensuite perdus pendant quelques heures. Ce passage montre le moment des retrouvailles. Il est richement vêtu avec une fraise autour du cou et un grand manteau bordé de fourrure. Il porte un chapeau orné d'une plume. Ses mains sont ouvertes devant son buste en signe de surprise.

A sa droite, c'est Prospero, le père de la jeune fille. Il est légèrement en retrait. Sa main gauche, ici à droite, est tendue vers leurs enfants. Il est chauve, ridé et barbu, de profil tourné vers Alonzo. Cette maison, appelée caverne, est en fait la sienne et celle de sa fille. Au-dessus de la porte, un motif de treillage ajouré laisse voir le ciel et la lumière de la lune. La végétation pénètre à l'intérieur, notamment avec une branche qui descend le long du mur derrière Miranda et Fernando. Plus à droite, une arche est ouverte vers l'extérieur. Enfin, tout à fait à droite de l'œuvre, il y a un meuble le long du mur. A moins qu'il ne s'agisse d'une cheminée. Celle-ci est ici peinte en oblique pour donner une impression de perspective. Un drapé posé dessus descend le long de ce meuble. C'est également sur cette cheminée qu'est posé une bougie, seule source de lumière artificielle de la scène.

Cet homme, Prospero, était duc de Milan. Il avait été chassé de son duché par son frère et s'était retrouvé sur cette île avec sa fille. Grâce à cette aventure, il va pouvoir retrouver sa place de duc.

Cette scène est extraite d'une pièce de théâtre de Shakespeare intitulée *La Tempête*. La pièce date de 1610. L'huile sur toile est conservée ici, au musée de la Vie Romantique, à Paris, dans le 9ème arrondissement, tout près de l'atelier dans lequel vous êtes, au Premier étage du Pavillon, salle 7. La scène représentée est tirée de l'acte V, presque à la fin du drame.

Le peintre français Gillot Saint-Evre choisit ici un sujet inédit qu'il présenta au Salon de peinture de 1822. En une seule toile, et avec 4 personnages, il y raconte une scène déterminante de la pièce de l'auteur anglais. Presque tous les personnages sont plongés dans l'obscurité mais une douce lumière éclaire les jeunes amants. Saint-Evre utilise des clair-obscur et des tons bruns. Les personnages sont cependant assez statiques. Le peintre oscille entre classicisme et romantisme.

Son de fin (Durée approximative : 5'30)

Louis-Ernest BARRIAS, *La Défense de Paris,*Sculpture, 2 mètres 52 de haut par environ 1 mètre 25 de circonférence, 1880.



Bruitage : tirs de fusil et de canons

« Ne bouge pas. Reste près de moi. Je ne vois plus rien. Peut-être sommes-nous tirés d'affaire pour aujourd'hui.

Tu crois ? Bon, on ne sait jamais. Je vais quand même mettre une dernière cartouche dans mon fusil.

Moi, je suis le jeune homme dans le bas de la sculpture. Je suis assis par terre. Ma jambe droite, à gauche, est tendue. Elle dépasse de la sculpture. Mon autre jambe est repliée. J'ai un pantalon avec de larges revers. Devant moi, je tiens un objet fin, très long. C'est mon fusil. Avec ma main droite, ici à gauche, j'attrape une munition rangée dans une petite sacoche à ma ceinture. Je porte un manteau mi-long, avec de gros boutons sur le devant.

Fais attention! Ne lâche pas ton arme!

Mais non! Mon autre main, à droite, tient le fusil. Ne t'inquiète pas, je le tiens bien! Il ne risque pas de m'échapper! Je regarde un peu vers le bas, vers la gauche. Je suis

quand même un peu inquiet. J'ai les sourcils froncés. J'ai des cheveux courts. Mais assez parlé de moi ! A toi, camarade, de te présenter.

Je suis debout. J'ai une longue jupe plissée jusqu'aux pieds, que l'on devine à peine sous un lourd manteau à épaulettes. J'ai bien boutonné mon manteau. Je l'ai aussi resserré à la taille avec une large ceinture. J'avais peur d'avoir froid. Il faut dire c'est l'hiver. Nous sommes en janvier 1871.

Cet uniforme, c'est celui de la garde nationale. Sur ma tête, ma couronne représente des murs crénelés. C'est Paris. Moi-même, je symbolise la capitale. Elle est en danger, notre capitale bien aimée. A droite, dans ma main gauche, je tiens un drapeau. Derrière moi, l'objet cylindrique, c'est un canon.

Toi aussi, fais attention. Il y a une jeune fille derrière toi. Elle est assise par terre, repliée sur elle-même. Elle a un long tissu sur la tête.

Et oui, cette guerre commence à durer et à rendre la vie des populations civiles difficile. Espérons qu'elle se termine bientôt. »

Heureusement, en janvier 1871, le combat est presque fini. Cette sculpture de Louis-Ernest Barrias intitulée *La Défense de Paris* évoque le siège de Paris, pendant la guerre franco-prussienne perdue. La version en plâtre patiné est conservée au musée du Petit Palais, près des Champs-Elysées. La version en bronze est installée depuis sa création dans le quartier de la défense, à Paris.

Barrias évoque effectivement une période de l'histoire de France, pour laquelle il avait gagné le concours de sculpture. Le siège de Paris est un épisode tragique de la guerre des Français contre les Prussiens, actuels Allemands, en 1870 et 1871. Ce monument rend hommage à l'héroïsme des Parisiens. C'est cet épisode qui donnera naissance à la Illème République. La sculpture rappelle que la France, même vaincue, n'en reste pas moins une grande nation. L'artiste parisien montre ici des personnages dans des poses peu naturelles. Cependant, les visages expressifs et les rendus des textures, loin d'être lisses, rapprochent l'œuvre du mouvement romantique et d'une volonté d'expression des passions.

Son de fin (Durée approximative : 3'40)

Gravure d'Alfred Laisné d'après un dessin de Louis-Charles STEINHEIL, Quasimodo sonnant la cloche, gravure, 45 cm de haut par 36 cm de large, 1844.



Bruitage : cloche de Notre-Dame

[Voix d'homme d'âge mur]

« Va, mon Quasimodo. Tu n'es encore qu'un enfant mais sonne la cloche. Sonne le carillon de cette cathédrale qui t'est si chère. Fais retentir les cloches de Notre-Dame de Paris.

Sur le dessin, on voit cette cloche plus grosse que toi au centre. Elle est attachée en haut à droite par des montants en bois et une tige métallique, eux-mêmes accrochés au plafond de bois. En-dessous, en position oblique, il y a donc cette cloche. Une « oreillette », sorte d'anse pleine en relief, dépasse de sa partie principale. Dans sa partie basse, une écriture gravée sur quelques centimètres de hauteur en fait tout le tour. Comme elle est vue de face, on ne voit pas le battant à l'intérieur. Tu dois être le bourdon, cette grosse cloche de 13 tonnes que l'on sonne pour les grandes fêtes.

Mais en fait, sur ce dessin imagé, je ne suis pas sûre que tu sois une vraie cloche existante dans Notre-Dame. Je crois que le dessinateur s'est accordé une petite liberté...mais on lui pardonne!

Mais revenons à toi Quasimodo. Tu es en bas à droite de la gravure, assis sur la cloche que tu mets en mouvement. Ta jambe gauche, qui remonte en oblique, enserre le bas de la cloche. Ton bras gauche aussi se tient à l'instrument. Ta main est agrippée à cette petite oreillette qui dépasse. Ton buste et ton visage sont complètement renversés en arrière. En bas à droite, la surface striée, ce sont tes cheveux, qui doivent donc être mi longs. Au-dessus, on distingue ton front. Ton œil gauche est écarquillé, tout rond. Celui de droite est fermé, caché par une grosse verrue. Ta bouche est grande ouverte. On dirait que tu es en transe. Tu portes une courte tunique sans manche, qui rappelle celle des bouffons des rois. Mon pauvre Quasimodo, quel effort ! On dirait un sauvage. Cette cathédrale te rendra fou! ».

Ces mots, Victor Hugo aurait pu les prononcer à propos de l'illustration. En effet, ce dessin donne une expression d'acharnement et de violence à Quasimodo. C'est une gravure de Laisné qui a été faite d'après un dessin de Steinheil. Le dessin a été réalisé par Louis-Charles Steinheil en 1844. Steinheil devait alors produire des dessins, pour de futures gravures, pour illustrer une nouvelle édition de *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo. Cette gravure était au frontispice du Livre IV, aux Edition Perrotin. Elle est conservée à la Maison Victor Hugo, dans le Marais, à Paris.

Mais écoutons maintenant les vrais mots de l'auteur de *Notre-Dame de Paris* quand il décrit Quasimodo.

« Il entrait tout essoufflé dans la chambre aérienne de la grosse cloche ; il la considérait un moment avec recueillement et amour ; puis il lui adressait doucement la parole, il la flattait de la main (...). Après ces premières caresses, il criait à ses aides, placés à l'étage inférieur de la tour, de commencer. Ceux-ci se pendaient aux câbles, le cabestan criait, et l'énorme capsule de métal s'ébranlait lentement. Quasimodo, palpitant, la suivait du regard. Le premier choc du battant et de la paroi d'airain faisait frissonner la charpente sur laquelle il était monté. (...) Vah ! criait-il avec un éclat de rire insensé. Cependant le mouvement du bourdon s'accélérait, et à

mesure qu'il parcourait un angle plus ouvert, l'oeil de Quasimodo s'ouvrait aussi de plus en plus phosphorique et flamboyant. Enfin la grande volée commençait, toute la tour tremblait, charpentes, plombs, pierres de taille, tout grondait à la fois, depuis les pilotis de la fondation jusqu'aux trèfles du couronnement. (...) Tout à coup la frénésie de la cloche le gagnait ; son regard devenait extraordinaire ; il attendait le bourdon au passage, comme l'araignée attend la mouche, et se jetait brusquement sur lui à corps perdu. Alors, suspendu sur l'abîme, lancé dans le balancement formidable de la cloche, il saisissait le monstre d'airain aux oreillettes, l'étreignait de ses deux genoux, (...) et redoublait (...) de tout le poids de son corps la furie de la volée. »

Son de fin (Durée approximative : 4'30)